

tion, et, finalement, glisser vers le royalisme *. Nous verrons ensuite la fraction la plus audacieuse de la bourgeoisie (la Montagne) qui supplanta celle qui avait trahi la cause de la Révolution, hésiter à son tour à pousser la lutte jusqu'au bout. Il faudra l'intervention des faubourgs pour qu'elle se décide à châtier les chefs de la Gironde, à débarrasser l'armée des officiers réactionnaires. Nous montrerons que les chefs montagnards, les Carnot, les Barère, les Cambon, étaient liés à la classe aristocratique et aux Girondins par mille liens d'intérêts et d'amitié **. Nous verrons un représentant en mission, Goupilleau, s'opposer à ce que l'extermination des Vendéens fût menée jusqu'à son terme parce qu'il possédait lui-même d'importantes propriétés dans l'Ouest ¹³ ***. Enfin et surtout, nous verrons la Montagne donner un brusque coup de frein à la déchristianisation parce que, terrifiée par le torrent révolutionnaire, elle préféra, avec Robespierre, ne pas se priver complètement de l'appui que pouvaient lui apporter l'Église et la religion, gardiennes traditionnelles de l'« ordre » ****.

Ainsi, pour que la société fût entièrement purifiée des détroques féodales, cléricales et absolutistes, fallait-il déjà, à la fin du XVIII^e siècle, l'intervention propre du « prolétariat ». La révolution bourgeoise n'aurait pas été menée jusqu'à son terme si elle ne s'était accompagnée d'un embryon de révolution prolétarienne. Les historiens républicains qui reprochent aux enrégés et aux hébertistes d'avoir compliqué la tâche de la bourgeoisie, en l'attaquant au moment où celle-ci était occupée à combattre la contre-révolution, n'ont rien compris à ce fait fondamental, ou n'en ont pas tiré les conclusions qu'il comporte. C'est précisément parce que la bourgeoisie fut sans cesse poussée en avant, harcelée par une avant-garde prolétarienne agressive, que des coups décisifs purent être portés à la contre-révolution. « La bourgeoisie, observe Marx, avec ses conceptions timorées et trop conciliantes, n'eût pas eu assez de plusieurs dizaines d'années pour achever cette besogne. » Si elle l'accomplit en moins de cinq ans, ce fut grâce à « l'intervention sanglante du prolétariat » ¹⁴. Engels, de son côté, tire de l'étude comparée des révolutions anglaise et française la conclusion que « sans l'élément plébéien des villes, la bourgeoisie seule n'aurait jamais mené la bataille jusqu'à la décision » et il ajoute : « Il semble que ce soit là, en fait, une des lois de l'évolution de la société bourgeoise » ¹⁵.

* V. plus loin, pp. 114-124.

** *Ibid.*, pp. 340 sq.

*** *Ibid.*, p. 247.

**** *Ibid.*, pp. 457-462.

Les formes du pouvoir populaire.

Nous allons considérer maintenant la Révolution française du point de vue des formes du pouvoir populaire. La théorie de la révolution permanente nous aidera à en découvrir certains aspects qui, trop souvent, ont échappé aux historiens républicains. Ceux-ci se sont contentés de nous présenter la grande Révolution comme le berceau de la démocratie parlementaire. Ils n'ont pas aperçu (ou voulu apercevoir) que, du fait même qu'elle fut, en même temps qu'une révolution bourgeoise, un embryon de révolution prolétarienne, elle portait en elle le germe d'une forme nouvelle de pouvoir révolutionnaire dont les traits s'accuseront au cours des révolutions prolétariennes de la fin du XIX^e et du XX^e siècle. Ils n'ont pas marqué suffisamment la filiation historique qui, de la Commune de 1793, mène à celle de 1871, et encore moins, bien entendu, celle qui de la Commune de 1793 et de 1871 mène aux *soviets* (conseils) de 1905 et de 1917. Ils n'ont pas vu que les données essentielles du problème du pouvoir tel qu'il s'est posé au prolétariat au cours de la Révolution russe (dualité de pouvoirs, contrainte révolutionnaire du prolétariat) se manifestent déjà, bien que sous une forme encore embryonnaire, au cours de la Révolution française, et notamment, de sa dernière phase.

Origines du parlement.

Avant d'examiner les faits eux-mêmes, il me paraît nécessaire de remonter aux origines historiques et idéologiques du parlementarisme bourgeois, afin de montrer à quelle préoccupation de classe répondit cette création relativement récente. Préoccupation double, puisque la bourgeoisie forgea cette institution à la fois contre l'absolutisme royal et contre les masses populaires. Pour en finir avec l'ancien régime, elle reprit à l'antiquité la notion de « souveraineté populaire ». Elle opposa une foudroyante antithèse à la souveraineté de droit divin ¹. Comme l'explique Henri de Saint-Simon : « L'expression souveraineté par la volonté du peuple ne signifie rien que par opposition à souveraineté par la grâce de Dieu. [...] Ces deux dogmes antagonistes n'ont donc qu'une existence réciproque. [...] On est obligé à la guerre d'avoir des armes de même portée que celles de son